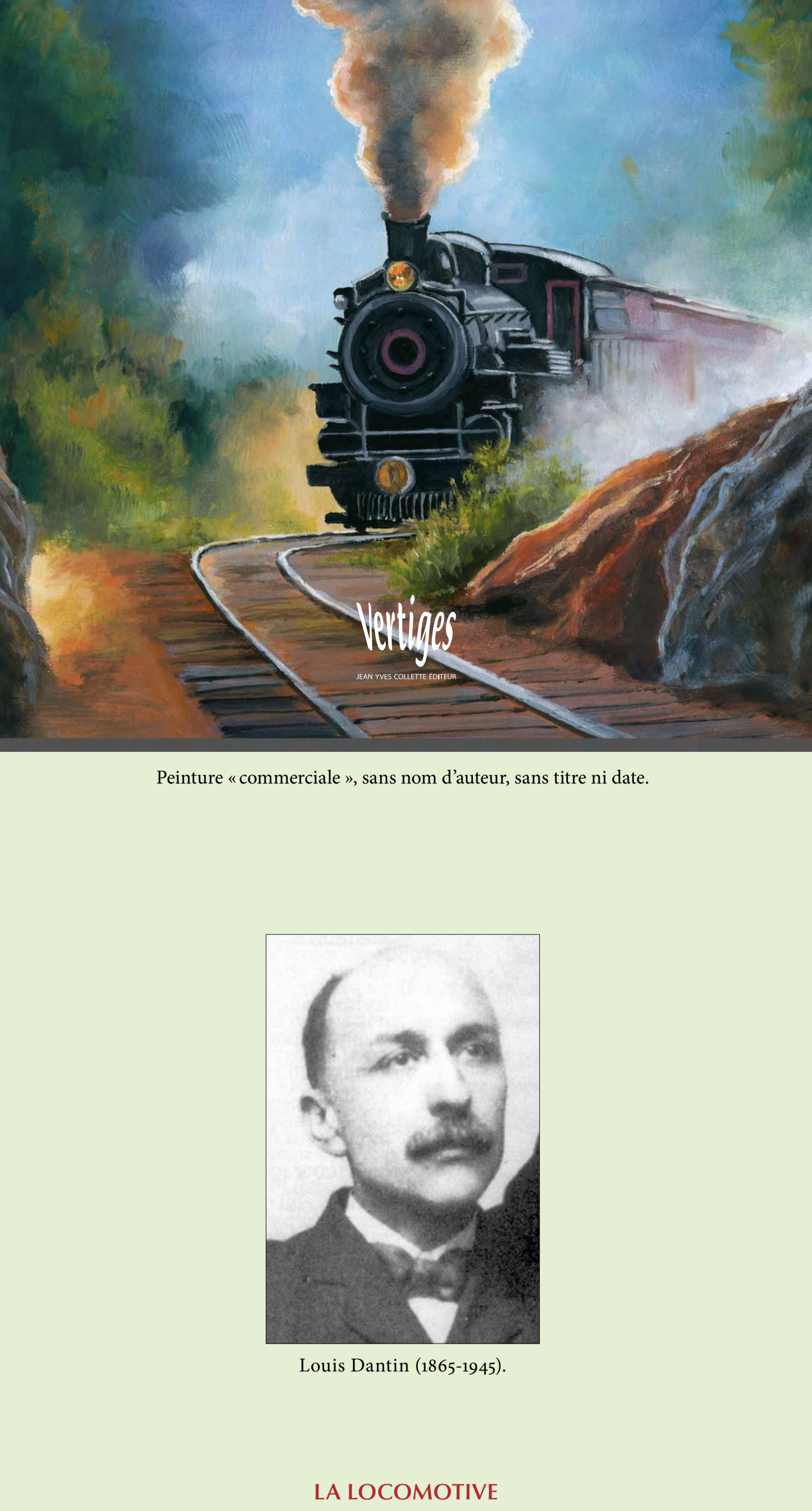
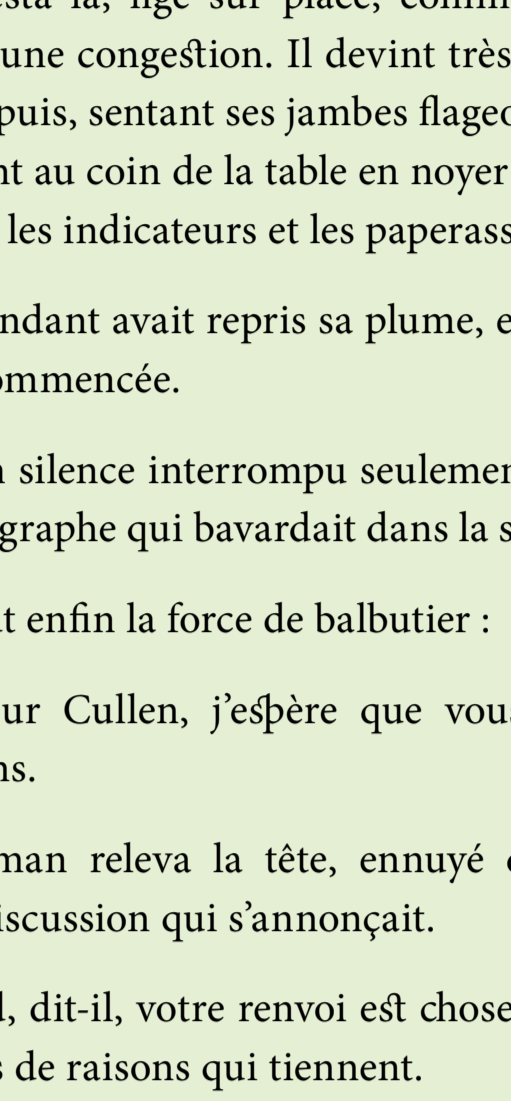


Louis Dantin

La locomotive



Peinture « commerciale », sans nom d'auteur, sans titre ni date.



Louis Dantin (1865-1945).

LA LOCOMOTIVE

QUAND JACQUES FERLAND, la mine exténuée, les joues creuses, les yeux rougis, se présenta devant le surintendant du Northern Canadian Railway, il fut reçu par ces seules paroles :

— Monsieur Ferland, vous êtes congédié ; la compagnie n'a plus besoin de vos services.

Jacques resta là, figé sur place, comme frappé au cerveau d'une congestion. Il devint très rouge, puis très pâle ; puis, sentant ses jambes flageoler sous lui, il se soutint au coin de la table en noyer sur laquelle s'étaient les indicateurs et les paperasses.

Le surintendant avait repris sa plume, et continuait la lettre commencée.

Il y eut un silence interrompu seulement par le tic-tac du télégraphe qui bavardait dans la salle voisine.

Jacques eut enfin la force de balbutier :

— Monsieur Cullen, j'espère que vous entendrez mes raisons.

Le gentleman releva la tête, ennuyé d'avance de l'inutile discussion qui s'annonçait.

— Ferland, dit-il, votre renvoi est chose accomplie ; il n'y a pas de raisons qui tiennent.

Mais l'ouvrier ne bougeait pas, impuissant à croire à cette catastrophe, voulant protester, s'expliquer.

— Monsieur, c'est impossible ! Je n'ai rien à me reprocher, je vous jure. Si vous saviez...

Cullen, déjà nerveux, l'interrompit tout net.

— Comment, rien à vous reprocher ? Vous nous plantez là trois jours de suite, sans excuse, sans avis ! Le 16, votre train est en gare, sous pression, bondé de voyageurs, et vous n'arrivez pas ! Et nous voilà forcés, à la dernière minute, d'aller en quête d'un suppléant. Comme résultat, une heure entière de retard, les voyageurs furieux, la circulation bouleversée sur toute la ligne ! Rien à vous reprocher ! Et vous pensez que moi, surintendant, je puis tolérer de pareils abus !... Et depuis, depuis, où étiez-vous, qu'avez-vous fait ? C'est après trois jours pleins que je vous retrouve ! Voyons, mon cher, il y a des règles ou il n'y en a pas... L'article 9 de votre engagement est formel : vous êtes rayé des cadres de plein droit. Ne vous en prenez qu'à vous-même de ce qui arrive.

Sous ce déluge de reproches Jacques s'était redressé.

— Monsieur, dit-il, s'animant à son tour, sachez que le 16, j'étais au chevet de ma femme mourante, incapable de la quitter un seul instant. Depuis lors je l'ai veillée nuit et jour, sans une heure de sommeil... Et ce matin seulement, ajouta-t-il, étouffant un sanglot qui lui serrait la gorge, ce matin seulement je l'ai menée au cimetière.

Le surintendant s'inclina, très digne. Il ouvrit un tiroir placé à sa droite et en sortit un billet vert qu'il tendit à Jacques en disant :

— Tenez, Ferland, prenez ceci. Avec mes plus sincères regrets.

Devant cette cynique pitié, le cœur du jeune homme bondit dans sa poitrine. Il saisit le billet d'un geste brusque ; puis, le déchirant des deux mains, il en jeta à la tête du surintendant les morceaux épars.

— Monsieur Cullen, dit-il, je puis supporter vos injures, mais non pas vos aumônes.

Et, sans attendre de réponse, il tourna les talons et sortit.

Quand il fut dans la rue, le mécanicien, un peu revenu à lui-même, fit le bilan de sa triste position.

Tous les malheurs fondaient sur lui à la fois.

L'âme ulcérée, brisée, de cette mort d'hier, voilà qu'il se trouvait sans gagne-pain, arraché à son travail de dix années, à un métier devenu sa vie, et cela par la plus criante injustice. Car il l'avait toujours bien servie, cette compagnie qui lui signifiait un congé brutal. Jamais une plainte n'avait circulé contre lui ; pas un jour il n'avait manqué à son poste. Et parce que, retenu cette fois par le plus sacré des devoirs, il avait négligé une formalité mesquine, on le jetait sur le pavé comme un chien.

Qu'allait-il faire ? Comment se reconstituer une vie, sans foyer, sans protection, sans ressources ?

Jacques fut comme écrasé un instant sous le poids de son infortune.

Machinalement, il se dirigea vers sa demeure. Mais la vue de cette maison vide où tout lui parlait de l'épouse aimée lui fut odieuse. Il passa vite, le cœur serré.

Alors il erra sur les avenues et les parcs, sans but, tout entier à sa douleur sombre, s'asseyant parfois sur les bancs publics pour pleurer des pleurs de rage et de détresse.

Un moment il eut faim. Il mit la main à son gousset, puis se rappela qu'il était vide. Tout avait passé depuis six mois en remèdes, en douceurs pour la pauvre Louise. Et il en vint à regretter d'avoir refusé les dollars du surintendant Cullen.

— Allons, se dit-il, il faut que je cherche un emploi. Mais, sans attendre de réponse :

— Le personnel complet. Rien à faire. Plus tard, s'il se produisait des vacances.

De guerre lasse, il retourna errer aux abords du Northern. Un vague espoir lui disait que Cullen rentrerait sa cruauté et consentirait à le reprendre.

Pendant une heure il fit les cent pas devant la gare, guettant sa sortie du bureau. Ce fut en vain, le surintendant ne parut pas.

Le soir était venu. Jacques était épuisé, atterré, à bout de forces et de courage. Aucune issue ne s'offrait à lui, aucune planche de salut dans ce naufrage de tout.

Et soudain, du brouillard de plomb où il se débattait, une pensée jaillit, lumineuse et précise, l'effrayant d'abord, puis s'imposant à lui avec une inflexible logique : La mort, dans des conditions telles, était meilleure que la vie.

Il retourna cette pensée, la pesa longuement, et elle lui parut de toute évidence et de toute sagesse.

L'existence sans amour, sans travail, ne serait plus pour lui qu'une prolongation d'agonie : mieux valait en finir de suite. En regardant d'habitude de la voie qui le rejetait, la mort lui parut accueillante et douce. Il la vit comme une mère qui étanche toutes les larmes et cicatrise toutes les blessures ; qui clôt sur son sein les yeux qui ne dorment plus ; qui verse à toute angoisse les baumes de l'apaisement et de l'oubli.

Elle serait son refuge, puisque tout autre abri lui était fermé. Cela lui mit au cœur comme une détente, et il sourit à l'idée que ce serait si tôt la réunion avec sa Louise bien-aimée.

Il longeait à cette heure la voie sur laquelle il avait si souvent conduit sa locomotive, aux jours plus heureux de naguère. Les signaux multicolores s'illuminaient de tous côtés. Les arcs électriques faisaient scintiller de leurs blafardes les aiguilles, les disques et les rails. Au loin, sur la façade intérieure de la gare, la grande horloge marquait six heures et dix minutes.

Jacques songea que dans un quart d'heure le train 318, son train à lui, rentrerait de sa course quotidienne. Il revit en esprit sa locomotive, si alerte, si puissante, si gracieuse aussi dans sa robe de cuivre et d'acier. Il la connaissait tant, et elle lui était si docile ! Depuis dix ans c'était sa compagne de chaque jour ; et l'amertume lui remonta au cœur d'être, au lendemain de son deuil, séparé de cette autre amie.

Mais, par Dieu ! puisqu'il allait mourir, n'était-ce pas son étoile qui l'envoyait là, à cette heure ?

Mourir tué par « elle », quelle joie, et aussi quelle vengeance !

Donc il s'élançerait à sa rencontre et se coucherait sous les roues géantes. Elle le reconnaîtrait sans doute et, par pitié pour lui, elle voudrait terminer ses maux en le broyant dans son étreinte. De ses bras fraternels elle le remettrait aux bras de Louise, la chère disparue.

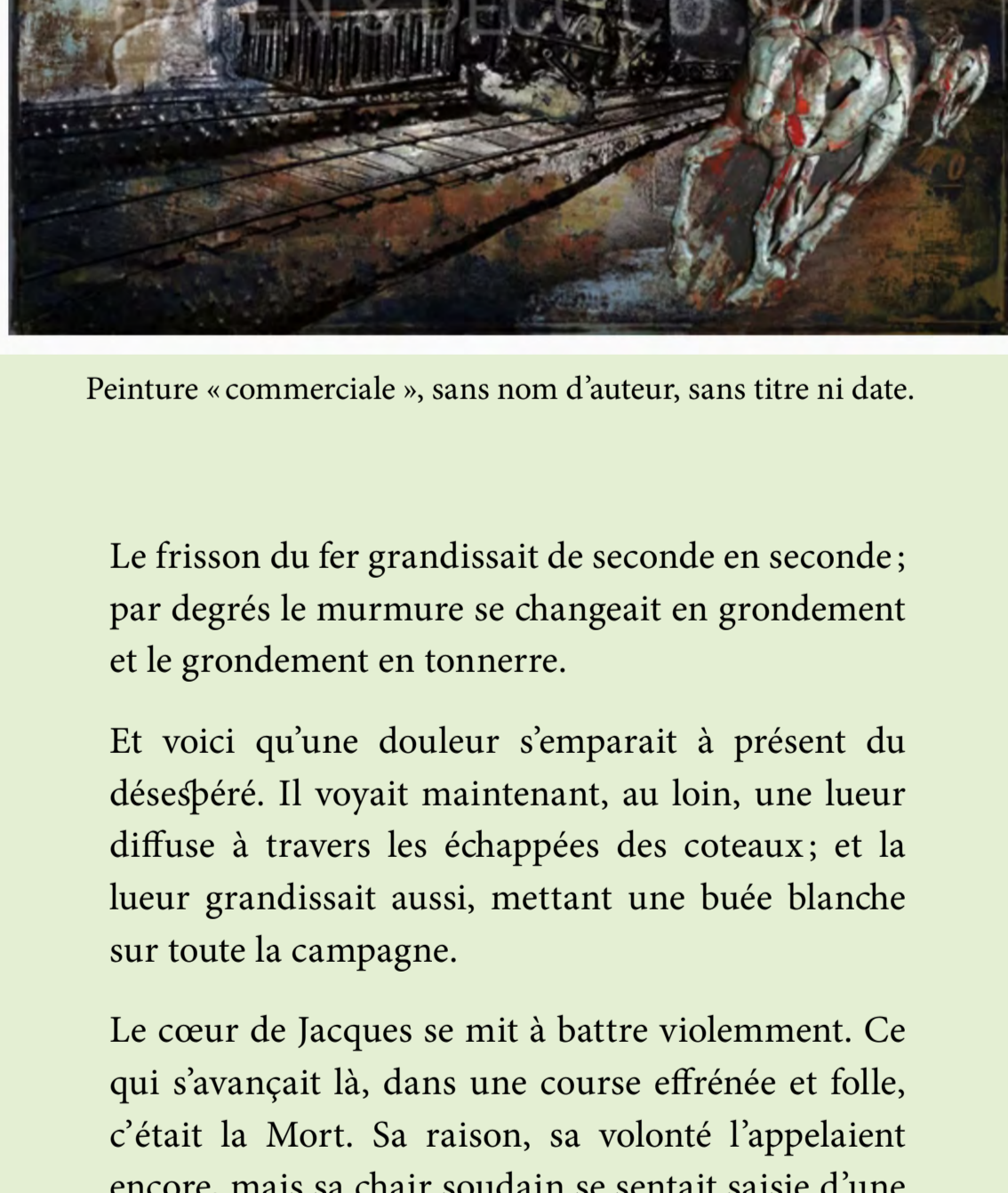
En proie à une exaltation croissante, Jacques bénit cette idée comme une inspiration céleste et se disposa à l'exécuter sur le champ.

Il se crut trop proche de la gare où circulaient, de ci de là, des aiguilleurs et des hommes d'équipe. Mieux valait pour mourir le calme et la solitude recueillie. Il se mit donc à suivre la ligne des rails allongée devant lui à perte de vue. Les signaux familiers annonçaient la prochaine arrivée du train ; Jacques prêtait l'oreille et scrutait l'espace, à mesure que les maisons s'éclaircissaient le long de la voie, et que l'air frais de la campagne lui venait par bouffées au visage.

Enfin, un roulement, imperceptible d'abord, puis montant peu à peu, le fit tressaillir. Il ne vit rien encore mais il sentit les rails émus d'une trépidation légère.

Une vie courait dans les veines du métal, jusqu'ici froid et inerte, et un chant très moelleux, très doux, vibrerait sur ses cordes comme une berceuse lointaine.

Jacques se dit : « C'est elle ! » et s'arrêta.



Peinture « commerciale », sans nom d'auteur, sans titre ni date.

Le frisson du fer grandissait de seconde en seconde ; par degrés le murmure se changeait en grondement et le grondement en tonnerre.

Et voici qu'une douleur s'emparait à présent du désespéré. Il voyait maintenant, au loin, une lueur diffuse à travers les échappées des coteaux ; et la lueur grandissait aussi, mettant une buée blanche sur toute la campagne.

Le cœur de Jacques se mit à battre violemment. Ce qui s'avavançait là, dans une course effrénée et folle, c'était la Mort. Sa raison, sa volonté l'appelaient encore, mais sa chair soudain se sentait saisie d'une inexprimable angoisse : sensation anticipée des membres écrasés, anéantis, avant-gout de sa supplice instantané, mais horrible, d'un corps d'homme réduit à l'état de bouillie pantelante et informe.

Il se raidit pourtant et, coupant court d'un mouvement énergique, il s'étendit à travers la voie, l'oreille collée au rail et la figure tournée vers le maître qui venait sur lui :

Le train approchait toujours. On entendait maintenant son haleine toujours et saccadée ; un bruit assourdissant faisait trembler le sol. Enfin, à peu de distance, émergeant d'une courbe boisée, la locomotive apparut, flamboyante, affolée de vitesse, irrésistiblement maîtresse de l'espace, dardant son réflecteur comme un œil sinistre.

Dans une minute, Jacques le savait, elle passerait sur le corps qui gisait là, sur sa route.

Mais devant cette atroce vision, le malheureux avait perdu tout contrôle sur lui-même. Réflexion, fermeté, courage, tout avait disparu ; et la peur, une peur toute physique mais invincible, l'envahissait jusqu'aux moelles. L'instinct de la vie commandait ; l'être humain avait horreur de ce dragon aveugle et sourd qui allait le dévorer.

La machine courait, cependant, inondant la voie d'une trainée éblouissante, jetant la vapeur à pleine bouche et semant autour d'elle un fracas d'enfer.

Malgré lui, dominé d'une terreur sans nom, Jacques se releva. La locomotive était à vingt pas de distance ; elle le brûlait, elle allait l'étreindre. Il s'élança d'un bond hors de la voie et courut devant lui de toutes ses forces.

Mais alors, — y a-t-il une pitié dans le destin pour ceux qui n'ont pas pitié d'eux-mêmes ? ou bien la bête de fer avait-elle entendu la plainte de son malheureux ami ? Avait-elle compris sa désespérance et son appel à la mort libératrice ? — au même instant un choc terrible se produisit : la locomotive 318 dérailla, avec un bruit pareil à un gémissement gigantesque ; et droit, tout droit, à travers le talus et la chaussée, elle s'en alla sur Jacques Ferland, l'atteignit, le renversa et le broya sous son poids énorme. Puis, comme saisie à son tour de la nostalgie de la mort et refusant de survivre à l'ami perdu, elle sauta, lançant en l'air, pêle-mêle, les débris de sa chaudière, de sa cloche, de ses roues, de ses pistons et de ses bielles.

La Locomotive,

une nouvelle de Louis Dantin / Eugène Seers (1865-1945), a été écrite en novembre 1900.

© Vertiges éditeur, 2025
ISBN : 978-2-89854-548-1

Dépôt légal – BAnQ : premier trimestre 2025

– 2 549 € lecturriel –

Lecturiels

www.lecturiels.org